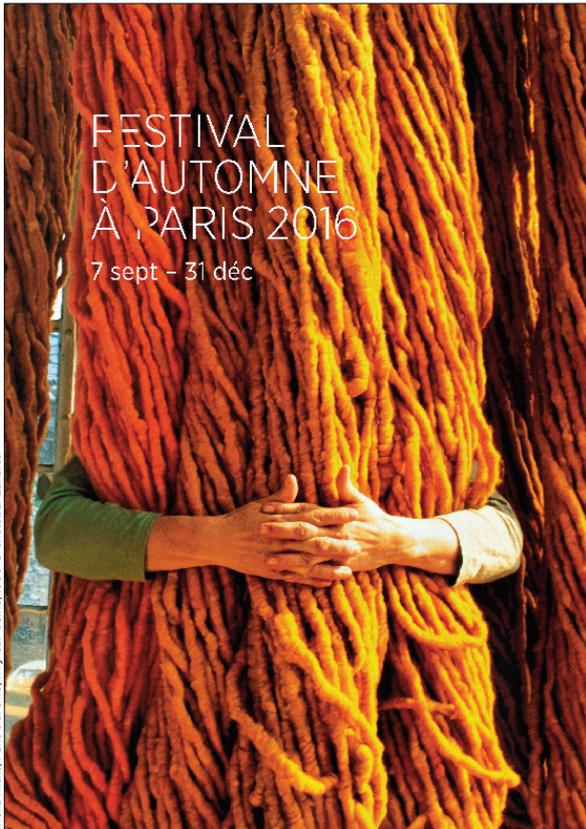


FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

7 septembre – 31 décembre 2016
45^e édition



Sheila Hicks, Paris s'éveille, Ivry-sur-Seine, 1990. © Cristóbal Zanzi

DOSSIER DE PRESSE OMAR ABUSAADA

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin
Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
g.poupin@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

Festival d'Automne à Paris | 156, rue de Rivoli - 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com



OMAR ABUSAADA

Alors que j'attendais

Mise en scène, **Omar Abusaada** // Texte, Mohammad Al Attar // Avec Amal Omran, Mohammad Alarashi, Nanda Mohammad, Reham Kassar, Mouiad Roumieh, Mohamad Al Refai // Scénographie, Bissane Al Charif // Lumière, Hasan Albalkhi, Abdulhamid KHalifeh // Vidéo, Reem Al Ghazzi // Musique, Samer Saem Eldahr (Hello Psychaleppo) // Direction technique, Souher Hamzaoui
Coproduction Festival d'Avignon ; Napoli Teatro Festival ; AFAC (Arab Fund for Art and Culture) ; Pôle Arts de la scène – Friche La Belle de Mai Marseille ; Theater Spektakel Zürich ; Onassis Cultural Centre Athens ; Vooruit Gent ; La Bâtie-Festival de Genève ; Les Bancs publics / Les Rencontres à l'échelle (Marseille) ; Festival d'Automne à Paris // Coréalisation Le Tarmac (Paris) ; Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien de l'Onda // Avec l'aide de La Criée – Théâtre national de Marseille et du Tarmac (Paris) // Spectacle créé le 24 mai 2016 au Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles)

Taim, trente ans, est admis à l'hôpital, sans connaissance. Il a été passé à tabac, après avoir mystérieusement disparu en traversant l'un des *check points* de forces de sécurité qui parsèment Damas. Devant cette nouvelle épreuve, la famille, dont le père a été emporté quinze ans plus tôt d'une mort tragique aux accents de scandale, est particulièrement démunie. Les dou loureux secrets que réveille ce souvenir astreignent chacun à de profondes mutations. Une année durant, Taim, toujours dans le coma, ressent simultanément les changements parmi les siens, et ceux de sa ville, Damas, devenue un endroit étrange, cruel. C'est depuis son état, une retraite impuissante, que cette tectonique des émotions nous est donnée à ressentir.

Omar Abusaada a inventé un traitement singulier du théâtre, assorti de vie réelle, pour nous plonger dans l'intimité de ceux qui subissent l'actualité en Syrie, à rebours de la masse anonyme, relayée par les médias. Dans son dernier spectacle, *Antigone of Shatila*, une trentaine de femmes syriennes et palestiniennes du camp de Chatila témoignaient de leur traversée de réfugiées en se projetant dans la figure d'Antigone. Cette nouvelle collaboration avec le bouillonnant auteur Mohammad Al Attar confirme l'étoffe de leur binôme. S'ils s'affranchissent ici du théâtre documentaire pour retourner à la fiction, c'est sans quitter la question qui les occupe. Le coma, c'est aussi l'histoire de la Syrie d'aujourd'hui, cette zone grise entre la vie et la mort, entre l'espoir et le désespoir.

LE TARMAC

Mercredi 12 au samedi 15 octobre
Mercredi au vendredi 20h, samedi 16h

12€ à 25€ / Abonnement 10€ à 16€

Durée : 1h30 – Spectacle en arabe surtitré en français

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Guillaume Poupin
01 53 45 17 13

Le Tarmac - La scène internationale francophone

01 40 31 20 58

ENTRETIEN

Omar Abusaada et Mohammad Al Attar

Comment avez-vous structuré l'écriture de la pièce ?

Mohammad Al Attar : Au point de départ, Taim, un jeune homme qui habite Damas, est retrouvé un matin sur le siège arrière de sa voiture, visiblement battu. Quasi-mort, il est transféré à l'hôpital et les médecins annoncent son coma à la famille. Hypothèses, conjectures, mais personne ne sait exactement ce qui lui est arrivé. La pièce recouvre une année : janvier 2015 à janvier 2016.

Durant cette période, deux grandes lignes de narration s'entrelacent. Il y a d'abord la ligne « imaginative » de Taim, dans cet état trouble et mystérieux, ce monde ouvert qu'est son coma, dont on ne sait rien. Mais, depuis son coma, on voit tout : il nous parle, nous raconte ce qui lui advient. C'était pour moi une façon d'imaginer, par l'écriture, ce flou entre la vie et la mort, la pensée de ces personnes qui ne sont plus physiquement avec nous, mais qui existent.

D'ailleurs, nous avons volontairement conservé l'énigme qui plane sur les circonstances de l'accident, car l'investigation n'est pas ce qui est primordial ici. Ce qui importe, c'est au contraire d'offrir un reflet juste de ce genre d'événements, qui ne sont pas rare à Damas ; on ne sait pas souvent qui a tué, ou frappé qui. Tout est si complexe... Il peut s'agir des forces de sécurité, d'une milice, de services secrets, de gangs, certains gangs faisant eux-mêmes partie des intelligences secrètes, etc.

Ce qui m'amène à la seconde ligne de narration, « réaliste », à savoir un an de vie des proches de Taim : sa compagne, son meilleur ami, sa mère et sa sœur. Les deux intrigues avancent côte-à-côte, en relation permanente. L'intrigue réaliste consiste à montrer comment cet accident va profondément transformer la vie des proches en les menant à des confrontations. Car on apprend que le père de famille est mort une quinzaine d'années auparavant et qu'à sa mort se sont révélées ses « doubles vies », sentimentale et professionnelle. La famille a survécu à cette épreuve, mais uniquement pour satisfaire la mère, qui voulait qu'ils restent soudés. Cette fois, ils ne peuvent affronter cette catastrophe sans se frotter à ce passé - mensonges et secrets refont surface - et en parler enfin de manière transparente.

Comment avez-vous procédé sur le plateau pour entrelacer ces deux lignes narratives ?

Omar Abusaada : En fait, comprendre en profondeur la relation entre ces deux lignes était précisément la clé pour trouver l'identité de la pièce. Lors des premières répétitions, nous avons essayé de travailler d'emblée le croisement entre les deux lignes, et il s'est avéré que ça ne fonctionnait pas, du fait de leur différence de nature. Aussi, nous avons commencé à travailler les deux séparément, en consacrant des répétitions à chacune d'elles. Puis, dans les répétitions finales, nous les avons mêlées. À ce stade, les intersections entre les deux fils nous sont apparues comme plus claires. Alors nous avons pu construire la pièce dans son intégralité.

Comment avez-vous réussi à donner vie sur le plateau à un homme dans le coma ?

Omar Abusaada : Cette question a été des plus profondes, au

sens où elle prend racine dans le texte lui-même. Comment les personnes dans le coma pensent-elles ? Quel langage parlent-elles ? Quelle est leur relation avec le temps, avec la vie ? Nous avons injecté nous-mêmes toutes nos questions dans les répétitions, tout en interrogeant le texte. Dans le même temps, Mohammad essayait de trouver des solutions par la réécriture. Je pense qu'il a dû écrire au moins sept versions avant que nous puissions aboutir à ce qui est entre nos mains aujourd'hui. Travailler sur des personnages dans le coma exige une autre logique de pensée, et c'est par conséquent une aventure inédite que nous avons traversée et que nous voulons partager avec le public.

Il y a aussi une ligne plus souterraine, concernant la situation à Damas ?

Mohammad Al Attar : Oui, en fait, nous voyons la ville depuis chacun de ces deux mondes. À travers tous les personnages vivants, nous voyons la ville et la situation, aussi bien que depuis le monde du coma. Taim et son ami Omar, qui vit aussi dans cette zone grise, contribuent à nous donner une perception, une peinture particulière de la situation à Damas et de toute la Syrie. Le personnage d'Omar a cet intérêt particulier qu'il a été détenu par le régime de sécurité en 2013 et, à l'instar de bon nombre de détenus en Syrie, on a perdu toute trace de sa détention. Combien de familles syriennes sont confrontées à cela : la disparition ? On ne sait pas si notre proche est toujours en détention, s'il est mort... Mettre en scène ce coma, c'est une façon de penser à tous ceux qui ne sont pas avec nous et dont nous ne connaissons pas la destinée, à leurs mères, à tous ceux qui sont dans le doute, qui est l'une des plus grandes tragédies pour le peuple syrien aujourd'hui.

Omar Abusaada : De toute évidence. Au final, la pièce parle des gens qui vivent à Damas en 2015. Et, pour présenter cela sur scène, il était tout à fait indispensable d'immerger ces personnages dans la ville de Damas d'aujourd'hui, qui se trouve dans ces conditions si particulières. Vivre dans une ville en guerre influe tant sur notre propre rapport à la vie et à la mort... Montrer cela, sur scène, était l'un des enjeux majeurs de ce travail.

Comment travaillez-vous ensemble ? Y a-t-il un va-et-vient entre l'écriture et le plateau ?

Omar Abusaada : Oui, quand je disais que Mohammad a écrit plusieurs versions, c'était toujours à partir des questions que posaient nos répétitions. Ce travail a été très difficile à mener en matière d'écriture, car le spectateur n'est pas mis en face de personnages au sens académique du terme ; il s'agit plutôt de lui faire construire le monde entier par son imagination. Pour ce faire, nous avions une multiplicité de choix devant nous et il nous a fallu trouver le bon pour mener à bien travail. C'est pourquoi, oui, le va-et-vient entre l'écriture et le plateau était plus important que jamais.

Nous travaillons ensemble depuis 2007 et nos travaux ont pris différentes directions. Mais, au final, la chose la plus importante

réside dans le dialogue entre écrire et diriger, et la capacité à comprendre l'autre pour l'aider à construire son travail propre. Avant de travailler ensemble, nous étions amis et discuter ensemble était déjà précieux. Je perçois notre collaboration comme un juste prolongement de cette complicité.

Chaque personnage représente-t-il une approche de la situation à Damas ?

Mohammad Al Attar : Chaque personnage a sa vision des choses, ses préoccupations, ses priorités, et c'est en ce sens assez universel ; dans le même temps, tout est très ancré dans le réel de Damas car ils vivent tous une année d'événements dans leur ville. Néanmoins, on ne peut pas dire que chaque personnage représente une façon de voir les choses ; bien sûr, ils sont plus ou moins proches de telle ou telle partie de la communauté de Damas, mais je ne les ai pas écrits en ce sens ; je crois qu'ils sont, comme dans la vie réelle, plus complexes. En revanche, il est vrai que l'âge des personnages détermine beaucoup de choses dans leur attitude. Donc, s'ils représentent quelque chose, ce sont peut-être différentes générations. Bahreïn, Syrie, Yemen... sont des endroits où l'âge a été crucial : la révolution a été conduite par les jeunes gens. Révolution, contre-révolution, déceptions, petites victoires, sacrifices, capacité à utiliser les nouvelles technologies, aptitude à faire fi de sa propre peur : tous les fils rouges de l'actualité de ces dernières années croisent une question de générations, et je pense qu'on peut le sentir dans la pièce, même si l'âge n'est évidemment pas le seul angle d'analyse de ce mouvement historique.

Comment avez-vous travaillé avec les comédiens ?

Omar Abusaada : Ma direction d'acteurs varie complètement d'une pièce à une autre et, les années passant, je continue à travailler à partir de ma compréhension de ce que les acteurs ressentent et de leurs intuitions, justement. Pour celle-ci, j'ai fait différents essais entre les deux lignes dont nous parlions. En ce qui concerne la ligne « réaliste », j'ai pensé dès le départ qu'un bon casting me mènerait vers la bonne façon de représenter cette pièce ; nous avons travaillé de façon « classique » en quelque sorte et beaucoup discuté des personnages, puis travaillé derechef sur scène, pour construire l'histoire et étoffer les caractères.

Mais, en ce qui concernait l'autre ligne, le travail était tout autre. Nous entrions dedans sans aucune idée préconçue, en pleine découverte. Ces répétitions étaient extrêmement difficiles pour tous, sous cette pression du mystère du résultat ! Dans le même temps, je me réjouissais pour nous tous, car je sentais que nous étions en train de développer une nouvelle façon de se frayer vers des personnages, de les trouver.

Après avoir créé plusieurs pièces assez « documentaires », invitant sur scène des non-comédiens, vous avez choisi de retrouver ici la fiction, avec des acteurs professionnels ; pour quelles raisons ?

Mohammad Al Attar : En 2009, nous étions particulièrement affectés par ce qui se passait autour de nous et nous nous consi-

dérions comme partie prenante de tout cela, bien sûr. C'est la chose la plus énorme qui nous soit jamais arrivée. Cela a changé nos vies, définitivement, en tant qu'êtres humains. Mon choix spontané a alors été d'être au plus proche de cela, aussi en tant qu'artiste. Mon point de vue était que mon devoir, par défaut, était de réaliser un travail absolument connecté à ce qui était en train de se passer. Pour moi, faire connaître, essayer de refléter ces événements, était crucial. Le théâtre, écrire pour le théâtre, faire du théâtre, pour des professionnels ou des non-professionnels, quelle qu'en soit la forme, tout cela est dès lors devenu outil pour essayer de comprendre cette situation complexe, essayer de poser les bonnes questions, provoquer des réflexions - car nous sommes incapables d'apporter des réponses. Tous ces événements, durant ces cinq dernières années, m'ont conduit à réagir différemment selon les moments, puisqu'en tant qu'individu, je change, comme tout le monde, au contact de ce qui advient autour de moi, politiquement, socialement et économiquement. Par conséquent, je pense qu'il est par moments important de relayer certains événements, d'informer, ou de donner la parole à des gens qui n'ont pas voix au chapitre, marginaux, ou opprimés, parfois de parler en mon nom de différentes choses, faire un focus sur la torture ou sur les changements, les relations entre les autorités et le radicalisme islamique, et, parfois, avec une histoire intime et simple, vous pouvez parler du pays entier...

Omar Abusaada : Oui. Qu'est-il urgent de dire ? En ce qui me concerne, je travaille au théâtre depuis 2002, et la plupart de mes créations ont impliqué des acteurs professionnels. Donc, avec cette pièce, je ne fais que poursuivre mon travail initial. Mais quand la révolution a éclaté en Syrie en 2011, ma perception du rôle du théâtre a changé, pour moi aussi, et je me suis mis à travailler de façon de plus en plus « documentaire », convaincu que le théâtre d'aujourd'hui se devait de poser des questions sur la vérité, sur le sens de notre histoire, en particulier quand vous êtes sous la pression de différents médias. Et finalement, même dans cette pièce, nous continuons à être dépendants de la réalité, notamment d'une documentation sur les personnes en état de coma.

Où placez-vous votre espoir de changement aujourd'hui, face à la situation en Syrie ?

Omar Abusaada : Pour le moment, je vis toujours à Damas, chaque jour témoin de ce qui arrive ici. Et, quoique tout soit très incertain, vivre cela et continuer à travailler par le théâtre est la seule option qui me soit donnée, la seule possibilité pour moi de participer à ce qui arrive en Syrie aujourd'hui. Et malgré la guerre, qui détruit la Syrie en ce moment même, je persiste à croire que les idées et les rêves qui nous conduisent dans la rue vont continuer à éclore en nous, jusqu'à trouver leur voie pour se matérialiser, devenir réalité, dans le futur.

Mohammad Al Attar : Pour être honnête et réaliste, les choses sont très complexes, et douloureuses. Le pire dans tout cela étant peut-être que nos destinées ne sont plus entièrement

entre nos mains... Depuis 2013, les choses ont vraiment changé. Ni le peuple syrien, ni le régime lui-même, désormais complètement manipulé, ne maîtrisent quoique ce soit. C'est difficile à vivre car une part très importante de la révolution en Syrie avait cette intention précise : les gens, pour la première fois, voulaient s'appropriier leur avenir, contrôler leurs propres vies, et en décider démocratiquement et dignement. Or, aujourd'hui, force est de constater que ce n'est pas le cas. Malgré tout, il y a une chose qui me permet de rester optimiste - non pas à court terme, bien entendu, mais à long terme -, c'est la certitude de ce que la Syrie ne retournera plus en arrière. Nous ne retournerons pas à l'avant-mars 2011, c'est impossible, à une Syrie contrôlée par la famille : le père, le grand-père, etc., à une société sans aucun signe de changement possible. Tout cela s'est terminé, dans la souffrance, mais c'est terminé. Et quels que soient les régimes que nous considérons dans l'histoire, tous les virages ont pris du temps. Tous les vrais changements, sociaux, politiques, économiques, sont douloureux. Les révolutions sont toujours sanglantes. En France, vous le savez mieux que quiconque, avec la mémoire collective de la Révolution française. Ça prend du temps, ça demande des sacrifices, ça implique de la destruction. Ce qui se passe en ce moment au Moyen-Orient, c'est cette phase où tout est « détraqué ». Derrière la guerre, montrée en plan unique par la télévision à l'extérieur, de sérieuses confrontations ont lieu, et de vraies questions sont posées par les syriens : qui sommes-nous ? Sommes-nous syriens, arabes, musulmans ? Qu'est la Syrie en réalité ? Quel type d'État voulons-nous ? Comment acquérir et asseoir une indépendance ? Si nous souhaitons une nouvelle expérience de « vivre ensemble », laquelle voulons-nous ? Ces questions sont éminemment cruciales ; or, en Syrie, avant la révolution, il n'y avait aucun moyen de se mouvoir vers une nouvelle réalité. La politique qu'instillait le régime se réduisait à une alternative entre stabilité, mais fondée sur l'oppression, et la chasse à toute nouvelle initiative, qui obstruait tout changement. Bref, un non-choix. Si nous avons vraiment besoin de changement, il faut accepter cette période temporaire d'incertitude. Je ne veux pas surtout pas dire par là que nous avons voulu ce chaos, mais je ne peux finalement m'empêcher de penser qu'à présent nous sommes dans le temps, et de repenser au pays avant la révolution comme une entité hors du temps.

La Syrie n'a été indépendante qu'à la décolonisation française en 1947, et fait partie de ces pays nouvellement livrés à eux-mêmes. Ce sont des pays nouveaux, or depuis qu'ils le sont, ils ont été contrôlés par les mêmes totalitarismes. Donc ce n'est pas si étonnant que les changements dans ces pays soient coûteux, douloureux. Et ce qui me fait garder l'espoir malgré tout, c'est cela - sûrement pas pour ma génération, mais peut-être la suivante -, c'est que nous sommes enfin dans le présent, techniquement, à poser les vraies questions, de société, de religion, de vie, de genres, de sexes et d'identités, de relations entre les uns et les autres...

Il vous sera d'ailleurs sans doute impossible de présenter cette pièce en Syrie ?

Omar Abusaada : C'est certain. Pour plusieurs raisons. D'abord, le texte ! qui livre une critique sans concession du régime en Syrie, et ceci n'est pas plus admis maintenant qu'auparavant. Ce serait complètement dangereux, inconscient, pourrait nous mener tout droit en prison. Deuxièmement, dans l'équipe artistique, plusieurs membres ne peuvent plus entrer en Syrie pour ces raisons précises, d'engagement politique. Enfin, techniquement, je pense qu'il serait impossible de présenter des travaux comme les nôtres à Damas aujourd'hui. Le théâtre est si pauvre qu'il n'existe plus de structures capables de porter ce type de pièces.

Mohammad Al Attar : C'est clair. Néanmoins, ça ne veut pas dire que nous ne pensons pas aux syriens. Parce que, vous le savez très bien, ils sont partout dans le monde... À travers ce travail, j'espère bien que nous les toucherons là où ils sont.

Quel est pour vous l'atout particulier du théâtre pour parler d'actualité ?

Omar Abusaada : Le théâtre, pour moi, c'est la vie. Je vis dans et pour le théâtre depuis tant d'années qu'il y a la même énergie, dans l'une et dans l'autre. Et c'est cette énergie vitale qui pousse le théâtre toujours plus loin.

Propos recueillis par Mélanie Drouère
Mai 2016

BIOGRAPHIES

Omar Abusaada et Mohammad Al Attar

Omar Abusaada

Omar Abusaada est un metteur en scène syrien né en 1977. Après des études de théâtre à l'Institut Supérieur des Arts Dramatiques de Damas en 2001, Omar Abusaada travaille comme dramaturge et metteur en scène. Il co-fonde la compagnie Studio Théâtre à Damas dont le premier spectacle en 2004 s'intitule *Insomnia*. En 2006, il met en scène *El affich* et *Forgiveness* (travail d'improvisation avec un groupe de détenus d'une prison pour mineurs), puis *Almirwad wa almikhala* en 2009. En 2011 il met en scène *Look at the streets... this is what hope looks like*, en 2012 *Could You Please Look into the Camera ?* écrit par le dramaturge Mohammad Al Attar, en 2013 *Intimacy* et *Syria Trojan women*, et *Antigone of Shatila* en 2014. Il dirige de nombreux ateliers d'écriture et de mise en scène théâtrale. Son travail a été présenté dans de nombreux festivals internationaux.

Réputé pour avoir introduit dans le théâtre syrien de nouvelles pratiques comme le théâtre documentaire, il travaille pendant des années dans des villages reculés et des communautés locales en Syrie, en Égypte et au Yémen.

Omar Abusaada

Mohammad Al Attar

Né à Damas en 1980, **Mohammad Al Attar** est un auteur et dramaturge syrien.

Il est diplômé de littérature anglaise de l'université de Damas, et d'études théâtrales à l'Institut Supérieur des Arts Dramatiques de Damas et de l'université Goldsmiths de Londres.

En 2006, il rejoint en tant que dramaturge la compagnie Studio Théâtre dirigée à Damas par Omar Abusaada, qui met en scène tous les textes d'Al Attar. Il participe à divers projets de théâtre interactif dans des régions rurales et en milieu carcéral en Syrie. Sa première pièce de théâtre *Withdrawal* (2007), écrite suite à une résidence au Royal Court Theatre à Londres, est publiée dans un volume *Plays from the Arab world* (Nick Hern Books), et adaptée pour des performances et des lectures publiques à Londres, à New York, à New Delhi, à Berlin, à Beyrouth ainsi qu'en Tunisie.

Il participe à différents projets dramaturgiques qui s'interrogent sur les soulèvements arabes et leurs complications. En 2012, sa pièce *Online* a été créée à l'occasion d'un événement sur les Printemps arabes au Royal Court Theatre à Londres. La plupart de ses textes sont aujourd'hui traduits et joués en anglais et en allemand.

Mohammad Al Attar a dû définitivement quitter la Syrie en 2012. Après avoir passé 3 ans à Beyrouth, tout en étant très actif à la frontière syro-libanaise dans le soutien aux réfugiés syriens à travers des projets sociaux et son travail théâtral, il

vit et travaille aujourd'hui à Berlin.

Parmi ses pièces : *Withdrawal* (2007), *Samah* (2008), *Online* (2011), *Look at the street...this is what hope looks like* (2012), *Could You Please Look into the Camera?* (2012), *A Chance Encounter* (2012), *Intimacy* (2013), *Youssef Was Here* (2013), and *Antigone of Shatila* (2014),

Mohammed Al Attar

ARTS PLASTIQUES & PERFORMANCE

Sheila Hicks / *Apprentissages*

Musée Carnavalet – 13/09 au 2/10
Vitrines parisiennes – À partir du 14/10
Nanterre-Amandiers – 9 au 17/12

Xavier Le Roy / *Temporary Title, 2015*

Centre Pompidou – 15 au 18/09

Olivier Saillard / Tilda Swinton / Charlotte Rampling / *Sur-exposition*

Musée d'Art moderne de la Ville de Paris – 27/09 au 2/10

Tino Sehgal / *Création*

Palais de Tokyo – 12/10 au 18/12

Apichatpong Weerasethakul / *Fever Room*

Nanterre-Amandiers – 5 au 13/11

THÉÂTRE

>>> Portrait Krystian Lupa

Krystian Lupa / *Des Arbres à abattre* de Thomas Bernhard

Odéon-Théâtre de l'Europe – 30/11 au 11/12

Krystian Lupa / *Place des héros* de Thomas Bernhard

La Colline – théâtre national – 9 au 15/12

Krystian Lupa / *Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard

Théâtre des Abbesses – 13 au 18/12

Frank Castorf / *Les Frères Karamazov* de Fédor Dostoïevski

La MC93 à la Friche industrielle Babcock – 7 au 14/09

Julien Gosselin / *2666* d'après Roberto Bolaño

Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier – 10/09 au 16/10

Olivier Coulon-Jablonka

Pièce d'actualité n°3 – 81, avenue Victor Hugo

Théâtre des Abbesses – 13 au 17/09
L'apostrophe – Théâtre des Arts / Cergy – 18 et 19/10
Théâtre de Sartrouville et des Yvelines – 8 et 9/11
Théâtre Brétigny – 15/11

Kurô Tanino / *Avidya – L'Auberge de l'obscurité*

Maison de la culture du Japon à Paris – 14 au 17/09

Tiago Rodrigues / *Antoine et Cléopâtre*

d'après William Shakespeare

Théâtre de la Bastille – 14/09 au 8/10

Claude Régy / *Rêve et Folie* de Georg Trakl

Nanterre-Amandiers – 15/09 au 21/10

Silvia Costa / *Poil de Carotte* d'après Jules Renard

Nanterre-Amandiers – 17/09 au 2/10
L'apostrophe – Théâtre des Arts / Cergy – 6 au 8/10
La Commune Aubervilliers – 11 au 14/10
La Villette / WIP – 18 au 21/11
Théâtre Louis Aragon / Tremblay-en-France – 13 et 14/12

Toshiki Okada / *Time's Journey Through a Room*

T2G – Théâtre de Gennevilliers – 23 au 27/09

The Wooster Group

Early Shaker Spirituals: A Record Album Interpretation

Centre Pompidou – 28/09 au 1^{er}/10

The Town Hall Affair

Centre Pompidou – 6 au 8/10



45^e édition

Rodolphe Congé

Rencontre avec un homme hideux d'après David Foster Wallace

Théâtre de la Cité internationale – 3 au 18/10

Talents Adami Paroles d'acteurs / tg STAN

Amours et Solitudes

d'après l'œuvre d'Arthur Schnitzler

CDC Atelier de Paris-Carolyn Carlson – 4 au 8/10

Yudai Kamisato / *+51 Aviación, San Borja*

T2G – Théâtre de Gennevilliers – 5 au 9/10

Amir Reza Koohestani / *Hearing*

Théâtre de la Bastille – 11 au 19/10

Omar Abusaada / *Alors que j'attendais*

Le Tarmac – 12 au 15/10

Richard Maxwell / *The Evening*

Nanterre-Amandiers – 12 au 19/10

Sylvain Creuzevault

ANGELUS NOVUS – AntiFaust

La Colline – théâtre national – 2/11 au 4/12
La Scène Watteau / Nogent-sur-Marne – 10/12
L'apostrophe – Théâtre des Louvrais / Pontoise – 15 et 16/12

El Conde de Torrefiel

La posibilidad que desaparece frente al paisaje

Centre Pompidou – 3 au 5/11

Oriza Hirata

Gens de Séoul 1909 / Gens de Séoul 1919

T2G – Théâtre de Gennevilliers – 8 au 14/11
L'apostrophe – Théâtre des Louvrais / Pontoise – 17 et 18/11

Dieudonné Niangouna / *N'kenguegi*

Théâtre Gérard Philippe / Saint-Denis / Avec la MC93 – 9 au 26/11

Rabih Mroué

So Little Time

Théâtre de la Bastille – 15 au 25/11

Pixelated Revolution

Jeu de Paume – 26/11

Forced Entertainment / *The Notebook*

d'après *Le Grand Cahier* d'Ágota Kristóf

Théâtre de la Bastille – 28/11 au 3/12

Daria Deflorian / Antonio Tagliarini

Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni

Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier – 29/11 au 7/12

Il cielo non è un fondale

Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier – 9 au 18/12

Berlin / *Zvzidal*

Le CENTQUATRE-PARIS – 30/11 au 17/12

Maxime Kurvers / *Dictionnaire de la musique*

La Commune Aubervilliers – 1^{er} au 11/12

De KOE / *Le Relèvement de l'Occident :*

BlancRougeNoir

Théâtre de la Bastille – 6 au 17/12

DANSE

>>> **Portrait Lucinda Childs**

Lucinda Childs / *Early Works*

CND Centre national de la danse / La Commune Aubervilliers / Avec la MC93
24 au 30/09

Lucinda Childs, *Nothing personal, 1963-1989*

CND Centre national de la danse - 24/09 au 17/12
Galerie Thaddaeus Ropac / Pantin - 24/09 au 7/01

Lucinda Childs / *Dance*

Théâtre de la Ville - 29/09 au 3/10
Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines - 6 et 7/10

Lucinda Childs / *AVAILABLE LIGHT*

Théâtre du Châtelet / Avec le Théâtre de la Ville - 4 au 7/10

Lucinda Childs / Maguy Marin / Anne Teresa De Keersmaeker

Trois Grandes Fugues

Maison des Arts Créteil / Avec le Théâtre de la Ville - 29/11 au 3/12
Théâtre du Beauvaisis - 6/12
L'apostrophe - Théâtre des Louvrais / Pontoise - 8 et 9/12
Théâtre-Sénart - 13/12
Nanterre-Amandiers - 15 au 17/12

Bouchra Ouizguen / *Corbeaux*

CND Centre national de la danse - 24 et 25/09
Centre Pompidou - 1^{er}/10
Théâtre Paul Éluard de Choisy-le-Roi - 6/10
Nouveau théâtre de Montreuil - 8/10
T2G - Théâtre de Gennevilliers - 15 et 16/10
Musée du Louvre - 17/10

Boris Charmatz / *danse de nuit*

La MC93 à la Friche industrielle Babcock - 7 au 9/10
Beaux-Arts de Paris - 12 et 13/10
Musée du Louvre / Avec le Théâtre de la Ville - 19 au 23/10

Robyn Orlin / *And so you see... our honourable blue sky and ever enduring sun... can only be consumed slice by slice...*

Théâtre de la Bastille - 31/10 au 12/11

Rachid Ouramdane / *TORDRE*

Théâtre de la Cité internationale / Avec le Théâtre de la Ville - 3 au 10/11

Lia Rodrigues / *Para que o céu nao caia*

Le CENTQUATRE-PARIS - 4 au 12/11

Noé Soulier / *Deaf Sound*

CND Centre national de la danse - 16 au 19/11

Raimund Hoghe / *La Valse*

Centre Pompidou - 23 au 26/11

François Chaignaud / Cecilia Bengolea / *Création*

Espace 1789 / Saint-Ouen - 29/11
Centre Pompidou - 1^{er} au 4/12

Antonija Livingstone / Nadia Lauro

Études hérétiques 1-7
La Ménagerie de Verre - 1^{er} au 3/12

MUSIQUE

>>> **Portrait Ramon Lazkano**

Ohiberritze / *Tradition et création au Pays Basque* Théâtre du Châtelet - 17/09

Ramon Lazkano / Enno Poppe / Luigi Dallapiccola

Théâtre des Bouffes du Nord - 10/10

Ramon Lazkano / Matthias Pintscher

Cité de la musique - Philharmonie de Paris - 15/11

George Benjamin / Richard Wagner / Johannes Brahms

Grande salle - Philharmonie de Paris - 28 et 29/09

Robert Piéchaud / *Amerika*

Théâtre des Bouffes du Nord - 17/10

Wolfgang Rihm / *Et Lux*

Église Saint-Eustache - 9/11

Morton Feldman / *For Philip Guston*

Église Saint-Eustache - 18/11

Mark Andre / Enno Poppe / György Kurtág

Théâtre de la Ville / Espace Pierre Cardin - 28/11

Pierre-Yves Macé

Théâtre de la Ville / Espace Pierre Cardin - 5/12

Enno Poppe / Agata Zubel / Pascal Dusapin

Cité de la musique - Philharmonie de Paris - 9/12

OPÉRA

Robert Ashley / Steve Paxton / *Quicksand*

Théâtre des Abbesses - 21 au 24/09

CINÉMA

Jafar Panahi / *Intégrale et exposition*

Centre Pompidou - 7/10 au 13/11

American Fringe

La Cinémathèque française - 25 au 27/11

João Pedro Rodrigues / *Intégrale*

Centre Pompidou - 25/11 au 2/01



45^e édition

Le Festival d'Automne à Paris est subventionné par :

Le ministère de la Culture et de la Communication
Direction générale de la création artistique
DRAC Île-de-France

La Ville de Paris
Direction des affaires culturelles

Le Conseil Régional d'Île-de-France

Le Festival d'Automne à Paris remercie l'Association Les Amis du Festival d'Automne à Paris, ses mécènes et donateurs individuels, fondations et entreprises qui contribuent à la réalisation de cette 45^e édition.

GRAND MÉCÈNE DU FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent

MÉCÈNES

agnès b.

Arte

Koryo

Louis Vuitton

Noirmontartproduction

Royalties

Fondation Aleth et Pierre Richard

Fondation Clarence Westbury

Fondation d'entreprise Hermès

Fondation Ernst von Siemens pour la musique

Fondation d'Entreprise Philippine de Rothschild

King's Fountain

Mécénat Musical Société Générale

Olivier Diaz

Pâris Mouratoglou

Jean-Pierre de Beaumarchais

Béatrice et Christian Schlumberger

DONATEURS

Philippe Crouzet, Sylvie Gautrelet, Pierre Lasserre, Ishtar Méjanès, Jean-Claude Meyer, Sydney Picasso,

Ariane et Denis Reyre, Agnès et Louis Schweitzer, Nancy et Sébastien de la Selle, Bernard Steyaert, Sylvie Winckler

Carmen Immobilier, Fondation Crédit Coopératif, Fondation pour l'étude de la langue et de la civilisation japonaises sous l'égide de la Fondation de France, Fonds Handicap & Société par Intégrance

AMIS

Annick et Juan de Beistegui, Christine et Mickey Boël, Irène et Bertrand Chardon, Catherine et Robert Chatin,

Hervé Digne, Aimée et Jean-François Dubos, Susana et Guillaume Franck, Agnès et Jean-Marie Grunelius, Pierre Morel, Annie

Neuburger, Tim Newman, Yves Rolland, Myriam et Jacques Salomon, Guillaume Schaeffer

Le Festival remercie également les Mécènes, Donateurs et Amis qui ont souhaité garder l'anonymat.

Partenaires 2016

Sacem, Adami, SACD, ONDA, Adam Mickiewicz Institute, Institut Polonais de Paris, Ina



45^e édition

www.festival-automne.com

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 2016

7 SEPTEMBRE – 31 DÉCEMBRE

Festival d'Automne à Paris | 156, rue de Rivoli – 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com